

Les mots que nous venons d'entendre, ce sont ceux que l'évangéliste Jean place dans la bouche de Jésus juste avant l'épreuve de la Passion et la joie de la Résurrection. En ce moment dramatique, Jésus demande à son Père que ses disciples partagent sa gloire et entrent pleinement dans la dynamique de l'amour. Jésus prie ainsi son Père : « Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître, pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux ». Cette prière pour les disciples, c'est une prière pour toutes les générations de disciples ... et cela jusqu'à nous aujourd'hui dans nos monastères, nos paroisses et nos communautés religieuses, et aussi dans nos familles. C'est une prière pour Sœur Isabelle des Anges, pour tante Isabelle.

Nous rendons-nous bien compte de ce que Jésus dit ainsi ? A cette question, nous pouvons sans doute répondre : « oui ... et non ! ». Comment pourrions-nous en effet réaliser ce que Jésus est en train de dire alors que nous ne sommes pas entrés pleinement dans l'expérience de la passion et de la résurrection ? Dans l'Évangile, Jésus livre souvent à ses disciples un enseignement qu'ils ne peuvent pas encore comprendre à 100% car ils n'ont pas encore vécu le passage dans lequel Jésus entraînera toute l'humanité : l'expérience pascale. Par le baptême, nous avons été ensevelis dans la mort avec le Christ pour vivre, comme le Christ ressuscité, d'une vie nouvelle (cf. Rm 6,4). Intuitivement, nous comprenons ce dont il s'agit, mais nous attendons encore d'entrer dans la plénitude de cette vie nouvelle. Nous pressentons ce dont il s'agit lorsque, dans nos communautés, sur nos lieux de travail et dans nos histoires familiales nous laissons la tonalité de l'amour donner le « la » à nos existences. Cela est le cas, par exemple (et de manière toute concrète) lorsque nous mettons à leur place, à leur juste place (c'est-à-dire à leur place de « distractions inutiles ») les petites jalousies, rivalités ou mesquineries qui menacent le quotidien de nos relations fraternelles. Lorsque nous laissons notre vie, cahin-caha, être bousculée par la perspective de l'amour mutuel, alors nous pressentons combien nous sommes comme tirés vers le haut. Nous prenons conscience que notre vocation humaine consiste à nous découvrir, ensemble, enfants d'un même Père. Nous pouvons alors chanter avec le psalmiste : « Bénis le Seigneur, ô mon âme, n'oublie aucun de ses bienfaits. (...) C'est lui qui réclame ta vie à la tombe, qui te couronne d'amour et de tendresse » (Ps 102).

Cette découverte de notre profonde dignité d'enfants d'un même Père, et cette entrée dans le chant du psalmiste, c'est bien l'itinéraire de toute une vie. On pourrait dire aussi que c'est l'itinéraire d'une vie qui se laisse façonner par la familiarité avec Dieu. Non pas la familiarité qui serait le fruit gagné au prix d'une sorte de moralisme ombrageux, ou qui serait le résultat dû à des actes de volonté méritoires, ou encore qui serait l'aboutissement automatique d'un parcours édifiant ... non, la familiarité avec Dieu dont nous parle la Bible est celle qui naît de la rencontre, de la patiente écoute qui habite les relations entre deux êtres qui s'aiment. La Bible ne cesse de nous parler d'un Dieu qui cherche son peuple : il ne se résout pas à ses infidélités, il ne se laisse pas décourager par ses trahisons, mais il lui montre la voie du pardon. Nous connaissons, les uns et les autres, cette parabole qui met en scène un père, riche propriétaire terrien, qui guette le jour du retour de son fils dernier-né, ce fils dont il pressent que, après avoir dilapidé ses biens, il reviendra. Dieu attend son peuple, Dieu attend chacun et chacune de nous, Dieu espère que nous entrons généreusement dans la

dynamique de sa miséricorde, pour en bénéficier mais aussi pour en vivre, et dès à présent ! Cette image, bien connue, de l'enfant dit « prodigue », nous aide à mieux entendre l'exclamation de Paul dans l'extrait de la lettre aux Éphésiens que nous avons lu : « C'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, parce que vous avez la foi. Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Cela ne vient pas de vos actes ; il n'y a pas à s'en vanter. C'est Dieu qui nous a faits, il nous a créés en Jésus Christ, pour que nos actes soient vraiment bons, conformes à la voie que Dieu a tracée pour nous et que nous devons suivre ». Oui, la Bible nous parle d'un Dieu qui nous cherche pour que nous avancions, avec lui, vers Sa vie. Nous sommes appelés à entrer, que nous soyons « vivants » ou « morts », dans la familiarité de ce Dieu.

Il m'est arrivé que, gamin, je suis venu un jour ici en famille au Carmel d'Amiens pour rencontrer tante Isabelle. J'étais quelque peu intimidé, et j'étais aussi surpris de voir arriver – après un bref temps d'attente au parloir – une dame dont le corps était revêtu d'un habit monastique étonnant et dont le visage était entouré d'un voile. Qu'est-ce qui me dit que cette dame est bien ma tante ? Ce n'est que lorsque Sœur Isabelle s'est mise à parler que je l'ai reconnue : le timbre de sa voix était bien celui qui m'était familier, c'était celui de la famille !

Aujourd'hui, puisse Sœur Isabelle reconnaître le timbre de la voix de Celui qui l'appelle, de Celui qu'elle a désiré aimer et servir durant sa vie religieuse au Carmel ! Puisse-t-elle entrer dans la familiarité de Celui qui ne cesse de susciter en nous (les « vivants » et les « morts ») la vie, la familiarité de Celui qui ne cesse de nous éveiller à Sa vie !